

Théâtre (s) de malentendu Quand le sens passe à côté des signes.

Nacer Mohamed Eldjimi *

Un des principes fondamentaux sur lesquels repose l'interaction verbale dans son orientation générale est celui de la "coopération" qui stipule que "la contribution conversationnelle correspond à ce qui est exigé de vous au stade atteint par celui-ci, par le but ou la direction acceptée de l'échange parlé dans lequel vous êtes engagés"¹, ce qui se traduit par le fait que les interlocuteurs sont appelés à fournir le maximum d'effort pour comprendre et se faire comprendre, et du coup, surmonter toute éventuelle discordance qui risquerait d'entraver le bon déroulement de l'interaction.

Ainsi l'emploi par les interlocuteurs d'une métaphore qui viole simultanément, en apparence, les maximes de la pertinence, de qualité et de manière, invite le co-énonciateur, postulant que l'énonciateur ne viole pas lesdites maximes sans raison, à procéder à des opérations d'inférence visant le rétablissement de la communication suivant les règles supposées déjà observées. Partant du principe que le dialogue dans son acception la plus générale, cherche ce que Flahaut appelle la complétude, les analyses d'inspiration pragmatique, se penchent essentiellement sur les séquences dialogales qui remplissent cette condition de complétude², si bien que le dialogue paraît parfaitement innocent, limpide et clair. N'y fait pas exception la littérature pragmatique foisonnante qui fait large place au non-dit. Qu'il s'agisse du présupposé, du sous-entendu, de l'allusion ou de l'insinuation, la récupération est toujours possible, et la complétude ne fait pas défaut. On a constamment affaire à un sujet capable de déceler les plus fines subtilités et capter les intentions dans leurs moindres tours et détours. La conscience est saisie dans sa transparence et la pensée dans sa transitivité, puisque tout est intention et calculé. Et même si on suit Kerbrat-Orecchioni lorsqu'elle donne raison à Gresillon qui reproche aux pragmaticiens "une conception archaïque et monolithique du sujet parlant" et avance que « les temps ont depuis bien changé: la polyphonie est désormais partout (...), on la traque dans les énoncés les plus innocemment monodiques en apparence, et ce qui menace le sujet c'est aujourd'hui bien plutôt une atomisation excessive, voire une pulvérisation totale... »³, on n'est pas tout à fait sûr que la théorie polyphonique, du moins dans sa forme canonique, et plus précisément celle qui ne fait pas place aux ratés de la

* - Chercheur Tunisien.

SOMMAIRE

● Théâtre (s) de malentendu : Quand le sens passe à côté des signes. Nacer Mohamed Eldjimi.....	03
● Analyse du texte muséal; texte du musée d'art islamique en France comme genre Mohamed Said El Mortaji.....	27
● Le discours politique au féminin: Identité sociale (la Reine Marianne d'Espagne et la Gouverneur Roseana du Maranhão). Dina Maria Martins Ferreira.....	53
● J. S. Petöfi and Ch. S. Peirce Evolution of the Semiotic Triangle. Andrea Garbuglia.....	63

l'appréhendons. La notion même de réalité est inséparable de sa production à l'intérieur de la sémiosis, c'est-à-dire que sans celle-ci il n'y aurait pas de réel, et il n'y aurait pas d'existant. « Qu'entendons nous par réel? C'est une notion qui a dû nous venir quand nous avons découvert qu'il y a du non réel, de l'illusion, c'est-à-dire quand nous avons commencé à nous corriger nous même »⁵. Le sujet humain est lui-même considéré comme signe inscrit dans un processus sémiotique complexe qui le dépasse et sur lequel il n'a pas d'emprise. Il s'agit en conséquence d'un sujet dédoublé et dialogique.

Il faut toutefois souligner que ces signes sont essentiellement publics et que la sémiotisation du monde est de ce fait régie par l'ordre social ou par ce que Bourdieu appelle "habitus". Connaître le réel reviendrait alors à « se livrer à un travail de lecture et de traduction de signes publics »⁶. Cet "objet immédiat" par le biais duquel nous appréhendons le monde (objet dynamique) et en prenons connaissance doit être constamment soumis et éprouvé par l'ordre public pour être validé et infirmé. Mais qu'arrivera-t-il quand on prête à ces objets dynamiques des significations autres que celles qui sont en cours? Que se passe-t-il quand le système de codage dont nous disposons et à partir duquel nous établissons l'échange symbolique ne fonctionne plus ou est caduc? C'est à ce spectacle d'incompréhension généralisé que nous fait assister l'œuvre théâtrale de Ionesco, dans son ensemble, et en particulier dans "La faim et la soif".

La première impression qui se dégage est que les signes ne réfèrent plus aux objets communément admis et que de ce fait perdent leur consistance. La stabilisation de sens n'est plus possible. Tout peut être signe de tout, et rien ne garde une quelconque identité, ou même un simulacre d'identité. La relation entre signifiant et signifié est d'une souplesse déconcertante, au point que tout peut signifier tout, et tout est susceptible de se transformer en tout. Ainsi le temps tout autant que l'espace paraissent d'une élasticité à en couper le souffle, on les rallonge ou les rétrécit à volonté. Le principe de tiers exclu ne semble plus être de mise. La chose peut être l'un l'autre et non plus l'un ou l'autre. Aucun consensus ne semble pouvoir être dégagé sur l'identité des choses, ni au niveau de leur propriété intrinsèque ou suivant la terminologie logique "compréhension", ni au niveau de l'extension, c'est-à-dire leur relation aux autres choses ou la classe à laquelle elles sont censées appartenir. Et comme les choses ne peuvent pas garder une identité stable elles sont soumises à deux ordres contradictoires. Le premier, centripète, consiste à ce que ces phénomènes perçus par le sens commun comme différents peuvent être ramassés et condensés et acquérir le statut du même, à titre d'exemple plusieurs personnages peuvent apparaître simultanément ou à intervalles plus ou moins réguliers sous le même nom, ou se ressemblent tellement qu'on se méprend sur leur identité et qu'on les prenne pour Un. Le deuxième, centrifuge, consiste à ce que l'un se scinde en plusieurs et apparaît sous différentes identités accomplissant différents rôles, l'un est ainsi traversé par l'autre et se confond avec lui. Si le premier aspect donne l'impression que tout se confond et paraît identique, marqué par le Un malgré la différence apparente, le second assure le changement perpétuel de l'Un, connotant que rien n'est durable, que la continuité ne s'accomplit que dans la métamorphose. Les situations sont semblables et interchangeables, et en même temps, irrémédiablement différentes. Dans les deux cas le personnage est

plongé dans une réalité qui lui est complètement étrangère et sur laquelle il n'a pas de prise. La "préhension" des choses habituellement codifiées n'est plus de mise et change de régime. On assiste à un passage de frontière perpétuel, les choses ne sont plus sémiotisées suivant les catégories stabilisées et négociées par l'*habitus*, les barrières entre réel et fictif s'estompe et perd toute consistance. Il n'est, peut-être, pas tout à fait de propos de dire que les choses dans ce monde ne signifient pas ou ont perdu leur signification; il paraît plus adéquat de dire qu'elles signifient trop, mais dont la signification échappe à l'entendement, passe à côté. Les interprétants génèrent d'autres interprétants qui à leur tour en génèrent d'autres à ne plus finir et à perdre toute connexion avec la réalité. C'est une descente vertigineuse vers les profondeurs de l'abîme.

Cet état de choses engendre des situations loufoques, saugrenues; les personnages vivent confinés dans leur monde particulier, séparé irrémédiablement de celui des autres; ils parlent mais ne s'entendent pas, ne communiquent pas, leur échange verbal semble être déconnecté de toute réalité, frappé de disfonctionnement puisqu'ils ne réfèrent pas aux mêmes objets bien qu'ils croient le contraire. Même les personnages qui semblent parler comme tout le monde et savoir garder le sens commun se trouvent, dès qu'ils entament un dialogue ou un simulacre de dialogue et qu'une esquisse d'entente semble pointer, pris dans le filet de l'incompréhension et du coup, leur interaction s'interrompt ou dérive vers un échange de pure forme, vidé de toute consistance. Les ententes semblent être fuyantes, de sortes d'échappées dénaturées, et coupées de tout contexte connotant une réalité construite suivant les normes convenues.

En outre on assiste à des débats, à des polémiques, à des discussions mondaines, à des scènes de ménage, à des tensions déclarées ou larvées, on pose même des questions et reçoit des réponses, on affirme, on prononce des jugements ou évaluations, mais cela passe toujours à côté. En témoignage, entre autres, le fait que le dialogue ne va pas à son terme, ne constitue jamais, ou presque jamais, un bloc achevé, il paraît tronqué; un personnage pose une question ou prononce un jugement, mais la réponse, la confirmation ou la réfutation ne vient, généralement, pas de tout de suite après, comme on est endroit de s'attendre suivant l'ordre canonique, et les formes standards de l'échange ou de l'interaction. Mais on en reçoit l'écho bien plus tard, ou dans une autre scène; si bien que les échanges semblent être, décousues, distancées et décentrées. Toute négociation, toute transaction semble y être bannie malgré les apparences. Ce jeu qui génère différents aspects de parallélismes, d'oppositions, de contrastes, de superpositions, de tentions à plusieurs niveaux, créant à leur tour un rythme soutenu ou relâché, et témoignant d'une poéticité dont de nombreuses œuvres littéraires mettant en scène des aspects de malentendu, semblent affecter, nous y reviendrons, n'est pas dépourvu d'affects et d'actions; tout est pris au sérieux, et peut engendrer des passions. Si celles-ci sont définies aspectuellement par Zilberberg, par l'intensivité et la durativité⁷, les protagonistes paraissent, en amont de leur comportement, fébriles, mus par des pulsions incontrôlées de vouloir savoir, de vouloir être. Mais en raison de l'inadéquation des moyens dont ils disposent et qu'ils mobilisent, aux situations auxquelles ils font face, ils éprouvent un profond sentiment de manque, de mal être, et se trouvent réduit à de simples pantins sans

identité, définis par leur paraître, relégués, de ce fait, au rang d'en deçà du sujet, du "non-sujet" suivant la terminologie de Coquet⁸. En aval, leur comportement paraît modalisé par l'aspect velléitaire de l'humeur, c'est-à-dire, l'expression d'un affect non durable et non intense, si bien qu'ils changent constamment d'une humeur à une autre sans raison apparente, de l'espoir au regret, de l'inquiétude à la quiétude, et vice versa. Associées à l'aspect de leur quête désespérée du vouloir être, ces velléités donnent lieu à d'autres formes de comportement plus intenses, mais aussi changeant allant de l'exaltation au sentiment aigu de l'abandon, de l'émerveillement et l'emballlement au désespoir et l'effondrement, de l'euphorie à la dysphorie accompagnée d'un sentiment de vertige. En somme, n'ayant plus de repère, ne se trouvant déboussolés, ne sachant à quoi se tenir, ces "non-sujets" deviennent signifiants sans signifiés autres que ceux poétiques générés par l'expression de ces états et consistant à créer un tempo, une scansion qui va de l'accélération au ralentissement avec des variations plus ou moins accentuées.

La scène interactionnelle

Le deuxième type de malentendu est de type interactionnel. Le contact avec les autres est générateur d'échanges de signes de tout ordre et prend plusieurs formes dont Francis Jacques⁹ a dressé le catalogue et le mode de fonctionnement. On en cite le dialogue, la conversation, le débat, la polémique, la négociation. Mais si chacun de ces modes de communication se présente comme ayant ses caractéristiques, ses buts et ses mécanismes, il n'en reste pas moins qu'ils sont à des degrés divers en butte, tout au long du cheminement de l'interaction, et à chacun de ses stades, au dysfonctionnement, à des malentendus de tous ordres. Bien que ceux-ci puissent participer de formes différentes et avoir pour origine plusieurs causes, ils sont dans leur ensemble dus à un faire interprétatif du signe qui ne correspond pas à l'intention prêtée par l'émetteur ; ce qu'on peut ramener à la question suivante « Que veulent dire ces signes et sont-ils émis intentionnellement ou non intentionnellement ? ». Plusieurs cas de figures génératrices de malentendu(s) peuvent être envisagés :

Le premier cas de figure, le plus naturel, dirait-on, consiste à émettre un signe intentionnel et est reçu comme tel. Le malentendu proviendrait de la différence qu'on prête à la signification des signes, c'est à dire des valeurs qu'on attribue à leur interprétation.

Le deuxième cas de figure se présente comme suit : A émet un signe intentionnel. Le destinataire le perçoit comme non intentionnel.

Le troisième cas consiste à ce qu'un signe est émis par A de manière non intentionnelle, et est reçu comme intentionnel.

Le quatrième cas est celui où un signe est produit par A sans intention de le produire et est reçu et interprété par B comme tel, le chargeant de valeurs qui ne correspondent pas forcément aux motivations réelles qui ont présidé à leur production.

On peut complexifier ce schéma en introduisant une autre entrée, celle relative à ce que veut faire croire l'émetteur, étant entendu que celui-ci peut vouloir induire le destinataire en erreur en lui faisant croire par exemple qu'un signe produit intentionnellement qu'il ne l'est pas.

Dans ce cas le malentendu est voulu et traduit une intention délibérée, assumée, et intégrée dans une stratégie élaborée (Nous avons à cet égard le cas de l'ivrogne montré sur une scène théâtrale et exemplifiant l'ivrogne qu'évoque U. Eco dans le cadre de sa démonstration du mode de fonctionnement du signe théâtral)¹⁰.

Si nous dépassons le cadre purement formel et que nous plaçons ces cas de figures dans le cadre de l'échange effectif, c'est à dire tel qu'il fonctionne dans l'espace « réel » de l'interlocution, nous serons amenés à constater que le malentendu investit toutes de formes de communication et qu'il empreinte bien des voies sournoises et insidieuses.

Le discours a pour vocation, comme il est désormais communément admis depuis les écrits de Benveniste sur le subjectivité du langage, de traduire une certaine image de son énonciateur¹¹. Le dit étant une description de son énonciateur, d'un vouloir dire et d'un vouloir montrer. « Interpréter un énoncé, écrit Ducrot, c'est y lire une description de son énonciateur. Autrement dit, le sens d'un énoncé est une image de son énonciateur, image qui n'est pas l'objet d'un acte d'assertion, d'affirmer, mais qui est selon l'expression des philosophes anglais du langage, « montrée ». L'énoncé est vu comme attestant que son énonciateur a tel ou tel caractère (au sens où un geste expressif, une mimique, sont compris comme montrant attestant que leur auteur éprouve telle ou telle émotion »¹² ; si bien que « tout énoncé, fut-il, en apparence, tout à fait objectif (...) fait allusion à son énonciation : dès qu'on parle on parle de sa parole »¹³.

Cette image n'est pas forcément statique et homogène, mais elle se trouve remodelée transformée au cours de l'interaction, chaque fois qu'on prend en charge l'acte d'énonciation¹⁴, suivant le vouloir montrer de son sujet et sa stratégie élaborée consciemment ou inconsciemment, ce qui a pour conséquence de multiplier des images du locuteur et de le placer dans un espace polyphonique, et en même temps de décentrer son identité, de la morceler. L'impression que nous avons de l'homogénéité du discours ou des interventions du sujet parlant, de leur stabilité et conformité à un certain statut identitaire provient du fait qu'on attribue ce discours ou ces interventions à une même source, à une seule instance d'énonciation.

Sans anticiper sur la tension sous-tendant la relation du sujet avec son langage, nous pouvons avancer dans le cadre interactif qui nous intéresse à ce stade, que ce sujet n'est pas totalement maître de ce qu'il dit, qu'il est soumis à des contraintes de tout ordre et notamment sociales et idéologiques, qu'il est un être conditionné, traversé, ou suivant le terminologie lacanienne, « barré ». Ainsi, comme le souligne F. Flahault à la suite d'O. Ducrot, il ne suffit pas de dire que le discours est un code qui sert à véhiculer une information, mais qu'il sous-tend une certaine relation avec l'autre, et que la parole met le sujet dans un certain rapport avec l'autre, le définit non seulement par rapport à ce qu'il dit mais aussi du fait, qu'il lui adresse la parole à partir d'une certaine image qu'il se fait

de lui-même et d'une image qu'il pense que l'autre se fait de lui ; en somme à partir d'une certaine place qu'il croit occuper ou à laquelle il prétend et croit être en droit d'occuper, mais que l'interlocuteur ne lui reconnaît pas forcément « Un acte illocutoire peut s'effectuer aussi bien à partir de la place que réellement nous occupons qu'à partir d'une place à laquelle nous prétendons, à partir d'une identité que nous nous reconnaissions mais que l'autre ne reconnaît pas nécessairement »¹⁵.

Cette place appartient à l'ordre social qui, de par sa nature de système, dépasse les individus et s'impose à la conscience individuelle des interlocuteurs, mais dont le sujet essaye de sortir ou, faute de pouvoir le faire plier à ses exigences, de l'assouplir, en appelant l'autre à reconnaître ou du moins tolérer la place qu'il convoite ou à laquelle il aspire : « Chacun accède à son identité à partir et à l'intérieur d'un système de places qui le dépasse. Ce concept implique qu'il n'est pas de parole qui ne soit émise d'une place et convoque l'interlocuteur à une place corollaire, soit que cette parole présuppose seulement que le rapport de places est en vigueur, soit que le locuteur en attende la reconnaissance de sa place ou oblige son interlocuteur à s'inscrire dans ce rapport »¹⁶. Mais la position du locuteur se trouve minée, décalée, en porte à faux, par rapport à ce qui est attendu du destinataire, puisque sa place à partir de laquelle il veut parler ou qu'il prétend être en droit de tenir, lui est souvent refusée, ce qui ne va pas sans mettre à mal les faces des protagonistes responsables de la mise en place du dispositif interactif et porter atteinte à leur statut social, d'où un sentiment d'instabilité et de malaise partagé par ceux-ci, et susceptible, à son tour, de générer des tensions interpersonnelles.

Ceci amène certains chercheurs à comparer l'interaction à une mise en scène ou mieux à un jeu dont les protagonistes sont invités à observer les règles mais qu'ils essayent constamment de contourner, par calculs, stratégies diverses élaborées consciemment ou non pour communiquer, ou à défaut, avec l'espoir de porter des coups à l'adversaire et de prendre le dessus, d'où une prolifération d'images, de rôles, de masques. Le sujet se trouve ainsi tiraillé entre des forces antagonistes, les unes cohésives ayant pour vocation la représentation de soi dans son unité, les autres dispersives tendant à la division, au morcellement de la représentation qu'il se fait à chaque instant de l'autre et de lui-même ; on aboutit ainsi à un être en proie à une activité représentative instable, complexe « Le sujet parlant est un être complexe divisé, parce qu'il a maille à partir avec les images qu'il se construit de l'autre, comme interlocuteur et avec ce qui peut être l'enjeu de l'acte de langage »¹⁷. Ce qui constitue une source de malentendus et de tensions qui finissent par déstabiliser le sujet dans le fondement de sa personnalité même, et génèrent une violence déclarée ou lavée, accentuée par la conscience du sujet qu'il est pris dans l'engrenage d'un jeu dont il ne peut se départir, ou faire l'économie.

Une place renvoie en suivant Flahault « à la fois à une réalité matérielle et à une représentation qui vaut comme réalité »¹⁸, c'est dire que l'imaginaire n'est pas exclu, bien au contraire, il occupe une part, sinon prépondérante du moins considérable. Ce rapport imaginaire est produit par le fait que les agents de l'interaction ne sont jamais tout à fait sûrs de la place que chacun occupe par rapport à l'autre que le sujet de discours ne sait pas s'il parle de l'endroit qui répond à l'attente de l'autre, et partant, si celui-ci reconnaît la

place que le locuteur revendique, si bien qu'il se trouve décalé, tiraillé, accomplissant constamment un va et vient, de l'intérieur vers l'extérieur et vice versa, et contraint à chaque instant d'observer l'interlocuteur, de l'épier, de jauger ses réactions au niveau de ce qu'il profère et de ce qu'il émet, intentionnellement ou non, de gestes, mimiques, postures, sons et, en même temps de s'observer, afin de négocier, son rapport avec lui, de se rééquilibrer, de chercher la juste mesure en fonction de sa lecture des réactions et attitudes observées. Ainsi tout en participant au jeu dont il observe ou fait mine d'observer les règles, il se place à l'extérieur essayant de le surplomber, de le dominer, puisqu'il sait que tout se fait dans celui-ci, sans jamais savoir ce qui va se passer au cours du jeu, ou être sûr d'obtenir le résultat auquel il s'attend (certains jeux, d'ailleurs, renforcent cet écart en instituant la circulation des joueurs à travers les différentes places)¹⁹; si bien que rien n'est réglé définitivement et que ces relations restent entachées d'incertitude et d'une forte dose d'imaginaire « Le locuteur se trouve en porte à faux par rapport à ceux à qui il s'adresse, et réciproquement, cela précisément parce qu'il s'adresse à eux comme s'ils occupaient la place corrélative de celle où il se croit tenu de parler, alors que ses destinataires ne l'écoutent pas de cette place et même, compte tenu du système de places qui tend en fait à prévaloir dans la situation considérée, ne peuvent pas l'écouter davantage de la place qu'il leur assigne que lui ne peut être dans son « assiette » à la place de l'écouter d'où il croit qu'« on » lui demande de parler : rapport de places imaginaires »²⁰.

Ce rapport imaginaire avec l'autre atteint ainsi le locuteur et place en porte à faux par rapport à lui-même se demandant si c'est lui qui parle de l'endroit d'où il parle, s'il en a le droit, ou si c'est un autre qui a occupé sa place et c'est érigé une instance qui parle à son endroit et en son nom ; bien plus l'image qu'on se fait de soi et qu'on veut montrer à l'autre, n'est peut-être que celle que notre conscience nous présente masquant celle, « la vraie », émanant de notre inconscient ; ou encore l'autre peut prendre, dans un souci excessif de méfiance, à contre pied, tout ce qu'on lui présente comme image de soi, l'attribuant à des stratégies intentionnelles sournoises et malveillantes, ou non intentionnelles produits à notre insu par des forces occultes intérieures que nous ne contrôlons pas. Ainsi le discours du sujet est-il l'objet d'une double dénégation, celle de l'inconscient et celle opérée par l'autre, ce qui est de nature à l'envelopper de couches épaisses d'incertitude et d'ambivalence et être source de malentendu(s), dont la modulation peut varier suivant la situation de paroles et la position des protagonistes les uns vis-à-vis des autres et qui peut être accentué à des degrés divers, au cas où le destinataire est absent. C'est ce jeu de miroirs en constante mobilité, cet aspect d'interaction décalée, distancée, trouée, toujours en butte à une mauvaise écoute qu'évoque Barthes dans ce qui suit : « L'homme parlant que décrit Flahaut est un sujet dialectiquement libre et contraint. D'une part il est libre parce que qu'il préexiste au langage et se constitue comme sujet au fur et à mesure qu'il parle, écoute, ou mieux encore parle l'écoute qu'il imagine à sa propre parole : en parlant, l'homme ne s'exprime pas, il se réalise, il se produit ; sa liberté ne vient ni de Dieu ni de la Raison, mais du jeu (prenez le mot dans toutes ses acceptations) que lui fournit l'ordre symbolique, sans lequel il ne parlerait pas et ne serait pas un homme. D'autre part, il est contraint, parce qu'il ne peut pas faire connaître qu'à une certaine place, que cette place fait partie d'un système déjà

constitué, et qu'il n'est pas maître de se situer à partir d'une certaine essence, puisqu'il n'est qu'au fur et à mesure qu'il parle, c'est à dire fatallement, prend place devant l'image qu'il croit que l'autre a de lui: *tourniquet qui définit en quelque sorte le vertige humain. L'homme ne serait à la lettre qu'une tactique (Qui fut au demeurant la science des places guerrières)*²¹.

La littérature nous fournit des cas de figure exemplifiant ce type de malentendu qui génèrent des situations allant du tragique au cocasse²², en passant par des situations intermédiaires embrassant les deux aspects²³. Nous nous contenterons de citer parmi celles qui illustrent les premières l'œuvre de Pirandello dans son ensemble où les personnages dans leur rencontre avec les autres ne voient en eux que mensonge, supercherie et perfidie, si bien que chacun se trouve confiné dans son monde séparé de celui des autres par des barrières étanches portant « égoïstement » sa propre vérité qui n'est nullement partagée par les autres. Mais en examinant de plus près les situations, on s'aperçoit que la vérité revendiquée par chacun et que les autres relèguent au rang de mensonge et condamnent, n'en est pas moins, appréhendée d'un certain point de vue, justifiée, si bien que chaque événement, chaque attitude semble avoir plusieurs facettes non exclusives les unes des autres, mais autrement complémentaires, et cette complémentarité comporte un aspect déformant qui affecte les autres facettes, à l'instar de ce tableau de Picasso où on voit une femme nue, de plusieurs côtés en même temps et dans le même espace, mais l'ensemble est déformé, si bien qu'on ne sait pas distinguer l'envers de l'endroit, la direction vers lequel elle oriente le regard, ni si elle sourit ou pleure, ou plutôt si elle sourit et pleure en même temps.

C'est aussi le cas de « Huis-clos » de J. P. Sartre ; et bien que dans ce cas on ne soit pas dans une perspective interactionnelle telle qu'elle a été développée plus haut, et sûr l'ait pas affaire à une logique de places ayant une connotation proprement sociale ou idéologique, on n'en n'est pas moins dans un cadre intersubjectif dans son acception générale ; la fiction présentée étant celle où sourd, entre les personnages, une mésentente, à son état pur, où les conflits interpersonnels atteignent leur point culminant sans raison si n'est la simple présence de l'autre. Les actants mis en situation se renvoient mutuellement des images déformées et déformantes, où chacun se trouve, en même temps, juge et prévenu, bourreau et victime de l'autre l'observant constamment avec méfiance et suspicion, lui renvoyant une image qui le fige et dont il ne peut se départir ou s'émanciper à jamais. Ce qui rend la situation insupportable voire tragique c'est que le regard de l'autre est braqué sur le sujet, le guettant, l'épiant, le jaugeant dans le moindre détail de ses faits et gestes l'enfermant dans une logique, sa logique définitivement, sans possibilité de recours et sans salut, à l'instar d'une lumière projetée tout au long de la représentation, à la seule différence que celle-ci, en fait, doit durer une éternité, sans jamais pouvoir l'écourter. Ainsi la présence de l'autre est ressentie au fin fond de la conscience, voir violation, comme phénomène déstabilisant l'être du sujet même dans son repos, et aux moments de sa solitude, puisque son image le hante sans cesse, et qu'il ne peut s'en départir quoiqu'il fasse :

- « Inès : Ah ! oublier. Quel enfantillage ! Je vous sens jusque dans mes os. Votre silence me crie dans les oreilles. Vous pouvez vous clouer la bouche, vous pouvez vous couper la langue, est-ce que vous vous empêcherez d'exister ? Arrêtez-vous votre pensée ? Je l'entends, elle fait tic tac, comme un réveil, et je sais que vous entendez la mienne [...]. Vous m'avez volé jusqu'à mon visage : Vous le connaissez et je ne le connais pas »²⁴.

- « Garcin : Vous pouvez le dire, pas un mot : j'avais beau m'enfoncer les doigts dans les oreilles, vous me bavardiez dans le tête ... »²⁵.

Cette situation est d'autant plus dramatique que cet autre dont la présence cause tant de tort au sujet, pour les raisons qu'on vient d'évoquer, lui est paradoxalement indispensable puisqu'il lui sert d'alibi qu'il convoque pour se justifier, pour se donner bonne conscience, ou mieux de miroir dont il se sert pour confirmer son ego, pour obtenir sa reconnaissance ; sans l'autre toute marque d'identité est exclue, tout accès à soi est prescrit, on n'existe tout simplement pas, c'est un mal mais nécessaire. On a beau se forger une image de soi, se faire prévaloir une identité, ou revendiquer un idéal, on manque à l'être, on tombe dans l'abîme du rien. La reconnaissance de l'autre, son concours apportent un certain réconfort, un réconfort certain à l'image qu'on, se fait de soi, un sentiment bien qu'illusoire et de mauvaise foi, stabilité :

- « Inès : [qui s'adresse à Estelle] : je suis le miroir aux alouettes ; ma petite alouette, je te tiens ! Il n'y a pas de rougeur. Pas la moindre. Hein ? Si le miroir se mettait à mentir ? Ou si je fermais les yeux, si je refusais de te regarder, que ferais-tu de toute cette beauté ? N'aie pas peur : il fait que je te regarde, mes yeux resteront grands ouverts. Et je serai gentille, tout à fait gentille. Mais tu me dira : tu

- Estelle : Je te plais ?

- Inès : Beaucoup

- Estelle (désignant Garcin d'un coup de tête) : Je voudrais qu'il me regarde aussi »²⁶.

Mais on peut réconcilier l'inconciliable, la rencontre avec l'autre est irrémédiablement vouée au malentendu, à l'échec, l'autre ne t'accepte jamais tel que tu es, ou, plutôt, prétend que tu es, mais te prend tel que son imagination t'a façonné « Je ne suis que l'image que l'autre veut faire de moi ». Concédant qu'il a commis un geste de lâcheté en fuyant au moment où il devait être solidaire des autres pris au piège, Garcin essaie de se justifier auprès d'Inès mais en vain, il est réduit à l'image qu'elle se fait de lui délibérément et sans appel »

Inès : Tu es un lâche, Garcin, un lâche parce que je le veux, je le veux, tu entends, je le veux ... »²⁷. « Fait comme un rat... »²⁸.

Ce faire évaluatif qui est interchangeable et qui manque sa cible passant toujours ou presque toujours à côté du dire « vrai », peut être traduit par la formulation qu'utilise Lacan pour rendre compte de la fuite de l'inconscient et sa perpétuelle déviance et que nous pastichons à dessein « On n'est pas là où l'autre croit qu'on y est, et on est là où l'autre croit qu'on n'y est pas ».

La scène de l'hétérogénéité énonciative

Les cas de figures examinés précédemment ont porté sur le théâtre du malentendu dont les scènes concernent les rapports qu'entretient le sujet avec le monde extérieur dans son acception générale. Il importe à présent d'aborder un autre type de malentendu ayant pour théâtre le sujet lui-même et son rapport avec le langage.

Il n'est pas de notre propos d'aborder la question de l'incommunicabilité, dans sa version classique, bien qu'elle soit au cœur du sujet. Ce qui importe de questionner, à ce stade, a essentiellement trait au rapport du dire au dit, le vouloir dire de l'énonciateur à son pouvoir/savoir dire pour nous rendre compte, bien qu'on puisse au regard de ce qui a été analysé, deviner la réponse, s'il s'agit d'un rapport d'adéquation et de transparence ou au contraire d'un rapport tensif.

Il est à peu admis actuellement par bon nombre d'analystes appartenant à des disciplines différentes que le langage n'est pas un simple adjoint au sujet, un instrument dont le rôle se limitera à donner corps à nos pensées, et à les servir fidèlement. Cette impression de la transparence du langage et son adéquation au dire provient de notre attachement à produire des idées et communiquer des informations, qui engendre, à son tour, le sentiment de notre compétence à s'approprier le langage et le surplomber, et par conséquent, d'être responsables de notre énonciation, de pouvoir s'en servir pour traduire le sens tel qu'on croit le concevoir et se le représenter, le plaçant, ainsi dans une extériorité, à distance par rapport à soi, et l'appréhendant comme un simple instrument ayant pour seule tâche d'exprimer nos idées de la façon la plus transparente « le plus souvent (...) nous ne prenons nos distances par rapport au langage, nous nous (le) sommes tellement approprié (la langage) qu'il semble être devenu un simple instrument docile qui obéit à nos intentions ... fascinés par le sens ... nous n'arrivons pas à prendre au sérieux la forme, nous confondons aisément ... la réalité extralinguistique et l'outil psychologique »²⁹, de sorte que l'opacité de la langue est occultée, effacée, au profit d'un ailleurs psychologique, social, ou idéologique dont le langage n'est plus que le porte-parole de l'être humain, ou une des « régions » de fonctionnement.

Alors qu'il est désormais admis par nombre de disciplines que la langue participe d'une dimension inséparable de l'être humain, qu'elle en constitue l'horizon, et qu'on ne peut jamais l'appréhender en dehors de cet aspect ou en l'occultant « Nous n'atteignons jamais l'homme, dit Benveniste, séparé du langage [...] le langage enseigne la définition même de l'homme »³⁰. De même Lacan oppose au sujet maître de ses pensées en parfaite harmonie et adéquation avec sa langue, le « parlêtre » ou l'être parlant posant que le langage, au delà de sa conception saussurienne comme un système de valeur différentiel, est cause et non effet du sujet, que celui-ci est pris dans son ordre symbolique, et qu'il en est le produit signifiant « Le sujet est ce qui surgit du vivant sous l'action du langage », « l'effet de langage c'est la cause introduite dans le sujet. Par cet effet, il n'est pas cause de lui-même, il porte en lui le ver de la cause qui le refend. Car sa cause c'est le signifiant sans lequel il n'y aurait aucun sujet dans le réel. Mais ce sujet, c'est ce que le signifiant représente, et il ne saurait rien représenter que pour un autre signifiant, à quoi dès lors se

réduit le sujet qui écoute »³¹. J. J. Coquet, à la suite de M. Merleau-Ponty affirme que le langage « est notre élément comme l'eau est l'élément des poissons. Ce n'est donc pas un « dehors », un objet que l'on puisse se contenter d'observer et de décrire. Il est constitutif de notre réalité »³².

Du fait que le langage n'est plus considéré comme une simple enveloppe qui couvre la pensée, un instrument extérieur à l'instance énonciative qui le fait plier à sa volonté et ses intentions, mais comme la cause qui fait être, qui produit le sujet dans sa singularité, il s'ensuit que toute carence qui atteint cet ordre symbolique affecte forcément le sujet parlant et l'atteint au plus profond de son être, c'est à dire dans la manière d'appréhender le monde, et percevoir les choses « Il arrive que le langage soit remis en question, qu'il ne soit plus aussi transparent que nous l'imaginons parfois ; un malentendu peut nous révéler l'ambiguïté foncière des langues naturelles : les mots, ces médiateurs par excellence, nous font ressentir leur opacité, et nous révèlent qu'il n'y a plus de relation immédiate entre les mots et les choses »³³, et qu'il y a « dans la langue et dans toute locution, quelque chose dont ils (les sujets parlants) ne sont ni maîtres ni responsables »³⁴.

Les facteurs susceptibles d'affecter la relation entre le dire et le dit et causer leur décalage sont multiples et d'ordres divers. Nous en évoquons ceux que nous jugeons les plus prégnants :

Le premier est d'ordre psychanalytique. La théorie élaborée par Lacan pose que l'inconscient mine l'unité du sujet, et le met en porte à faux non seulement par rapport à autrui mais aussi par rapport à sa présence à soi. Clivé par l'inconscient, pris dans ses tenailles, le sujet n'est plus considéré comme maître de son langage le surplombant et se l'appropriant, bien au contraire, le langage est pris pour être un énonciateur Autre (avec un grand A), plaçant un écran entre le je et le moi, mettant à distance l'une des instances par rapport à l'autre, et ses effets, échappe à son emprise totale. Cet Autre est anonyme, neutre, une voix perdue n'ayant ni origine ni finalité ; si bien que le sujet paraît traversé, dédoublé, fissuré, marqué du sceau du manque à tout ce qui est de l'ordre de Un. Pris dans l'ordre symbolique, séparé d'une partie de soi, sans repère, une parole blanche (que Blanchot a, probablement, mieux que quiconque analysé) le porte hors de ce qu'il veut dire, de ce qu'il est. La pensée est toujours en décalage par rapport à ce qu'on dit, en paraphrasant encore une fois Lacan, on peut soutenir que la pensée du sujet se dit là où elle n'est pas, et est là où elle ne se dit pas. Cet aspect dénote l'inaptitude du sujet à circonscrire « le sens » de ce qu'il énonce, compte tenu du fait de l'inaccessibilité au travail de l'inconscient, et l'inaptitude à se positionner à l'extérieur pour contrôler le symbolique qui est de l'ordre de l'intérieur³⁵.

Le deuxième a trait au caractère polyphonique du langage tel qu'il est développé par Bakhtine essentiellement et repris dans certains de ses aspects par Ducrot. Sans nous y étendre longuement, retenons, en fonction de ce qui concerne notre propos, le fait que le discours du sujet étant constitué de propos que d'autres ont utilisé dans d'autres occasions à des fins différentes, finit par présenter une image de soi ambiguë et à situer le sujet au croisement de chemins, traversé par les propos d'autrui, en butte à des conflits d'instances énonciatrices sur lesquelles il n'a pas de prise, et au sein desquelles il n'est pas meneur de

jeu (comme c'est un peu le cas de la bobine de Wincott), mais mené par le jeu, autrement dit, joué. Bien que l'instance émettrice ait l'impression qu'elle est l'élément où s'origine son discours, qu'elle en soit le détentrice, et par conséquent d'en être le sujet authentique qui le marque de ses empreintes indélébiles et dans lequel il s'inscrit et s'affirme, du coup, son identité, celle-ci s'avère, à y regarder de près, en être le produit, traversée par des voix autres qui rivalisent et s'entrechoquent³⁶. La voix du locuteur ne traduit, par conséquent, pas l'image d'un sujet accompli, sûr de lui, mais celui d'une instance qui se cherche au milieu de cet amalgame de voix, venant de toutes parts, de tout horizon, marquées immanquablement de différence, et dont l'interprétation est source de tant de tensions et malentendus. On aboutit, ainsi, en focalisant l'examen sur le rapport de l'énonciateur à son langage bien que le destinataire pointe au bout du chemin, au même résultat que celui auquel on est arrivé en explorant le rapport de soi à l'autre (avec un petit a), dans son acception sociale ordinaire, à savoir que l'instance énonciative, de quelque côté qu'on l'approche est traversée par un autre qui lui échappe, et qui finit par mettre à mal son unité et la marque d'opacité. Ce qui rend encore la transparence de ce discours plus problématique, c'est qu'il est adressé à un destinataire appelé à manifester une réaction, à donner une réponse. Il n'est de discours qui ne soit adressé à l'autre et qui n'ait pour horizon de recevoir une réponse de l'autre, cet appel est insistant et l'autre est constamment supposé et interpellé au travers du discours. Ce qui met le locuteur mal à l'aise, le rend tendu c'est qu'il ne peut prévoir la réaction de l'interlocuteur, et qu'il s'attend à chaque instant d'être mal entendu de quelque manière que ce soit, à tel enseigne que Bakhtine considère que le vrai locuteur est le destinataire. Il est même question de savoir à qui on s'adresse. L'interlocuteur à qui on est supposé s'adresser est-il vraiment le vrai destinataire ? Est-on jamais sûr qu'on s'adresse à qui on croit s'adresser ? La question se pose avec d'autant plus d'acuité s'il s'agit d'un destinataire absent (comme c'est le cas dans une communication téléphonique ou radiophonique)³⁷. Bakhtine conçoit un autre destinataire abstrait et idéalisé, supposé être l'ultime instance à laquelle on a recours, étant censée pourvue de la compétence requise pour comprendre parfaitement le sens du message et en détenir le vrai sens. Ce destinataire n'est cependant pas Un, déterminé, mais multiple en constant changement, en perpétuelle métamorphose en fonction des conditions historiques et des visions du monde dominantes ; ce qui rend l'espace de l'interlocution ouvert, en décalage, et la réponse vraie, attendue, constamment ajournée, n'est jamais donnée que pour être infirmée par d'autres possibilités de réponse, en sorte que le dire vrai et le comprendre juste restent toujours suspendus, toujours en attente, en perpétuelle mouvance, dans une position ambiguë partagée entre l'intérieur et l'extérieur, le même et l'autre, l'un et son double³⁸. Ceci rejoint la réflexion de Derrida relative à son commentaire de la lettre volée de Lacan³⁹. N'admettant pas ce que presuppose le symbolise du retour de la lettre volée à son destinataire à savoir que l'analyste est en fin de chemin le détenteur du savoir et que c'est à lui que revient la responsabilité de déterminer le sujet, de l'appréhender dans son moi profond, il soutient non seulement que le destinataire n'est jamais atteint (en témoigne la dérive que prend la lettre), mais que le message, dès qu'il est émis, distancie son instance énonciatrice et lui échappe, tout autant qu'il dévie de sa trajectoire, et se détourne de sa destination, pour se perdre dans l'anonymat. Source,

message et cible se trouvent en définitive en position de décalage l'un par rapport à l'autre, en constante dérive.

Le décalage entre le dit et le dire, l'inaptitude à faire coïncider le discours aux représentations mentales qu'on croit avoir l'intention de communiquer et faire comprendre, amène l'instance d'énonciation à se dédoubler, à prendre une certaine mesure par rapport à son discours, à reformuler ce qu'elle est en train d'énoncer, ou à faire retour sur ce qu'elle vient de dire cherchant désespérément une certaine complétude que Revuz aborde sous l'appellation de « modalité autonymique ». Ainsi on rejoint ce qui a été traité plus haut mais par une autre voie que celle de l'interaction où le locuteur doit effectuer un va et vient entre l'intérieur et l'extérieur pour les faire coïncider l'un à l'autre et éviter l'échec de l'interaction, il s'agit dans le cas présent de se positionner par rapport à son discours, de le placer à distance à l'instar d'un corps étranger opaque, qu'on tente de remodeler en fonction de ce qu'on croit vouloir dire « Le dire se représente comme n'allant plus de soi, le signe, au lieu d'y remplir, transparent, dans l'effacement de soi, sa fonction médiatrice, s'interpose comme réel, « simplement » dans l'oubli qui accompagne les évidences inquestionnées, se double d'un commentaire d'elle-même »⁴⁰. Le discours fait figure d'Autre constamment décalé par rapport à soi, et appelé à ajuster au sens tel qu'on se le représente, à se conformer à l'espace subjectif de l'énonciation qui n'est en définitive, que l'espace imaginaire de l'intérieur « espace imaginaire qui assure au sujet parlant ses déplacements à l'intérieur du reformulable de sorte qu'il fait incessamment retour sur ce qu'il formule et s'y reconnaît (...) c'est à dire où le jeu de la réflexion et de la distanciation énonciative, correspond, inscrit qu'il est dans l'espace intérieur du reformulable d'un discours, à une position illusoire d'extériorité du sujet à l'intérieur d'une formation discursive, à une position illusoire d'extériorité du sujet par rapport à ce discours »⁴¹, et ce dans l'espoir, illusoire, qu'entretient le sujet d'énonciation de se positionner comme instance détentrice de son dit, d'être en mesure de le modaliser de sorte qu'il réponde à son attente, à son vouloir pouvoir être par le langage « l'individu est interpellé comme sujet à l'intérieur d'une formation discursive, cette interpellation étant nécessairement corrélative de l'illusion pour le sujet d'être le sujet de son discours, c'est à dire de pouvoir prendre de la distance par rapport à lui, de le reformuler, de le paraphraser pour bien faire entendre ce qu'il veut dire »⁴².

Bien que cet aspect de réflexivité du dire sur le dit et son retour sur soi dans l'intention manifeste d'ajuster le dit et le rendre adéquat au dire, c'est à dire de chercher la formule appropriée adaptée à la situation suivant des modes d'emploi et figures variées dont Revuz a dressé le catalogue et le mode de fonctionnement, ne constitue pas un champ de prédilection pour la littérature, nous en décelons quelques traces notamment dans les écrits de Beckett et plus particulièrement dans « Textes pour rien »⁴³. Nous n'avons, en fait, pas affaire à une vraie interaction verbale au sens du terme c'est à dire du sens où les interlocuteurs sont présents dans un espace commun accomplissant un contrat d'échange symbolique, ni au mode interlocutif, ni au mode monologutif tel qu'il est défini par Charaudeau⁴⁴, mais où un locuteur anonyme relate, à partir d'une situation presque totalement décontextualisée des bribes d'évènements vécus ou imaginés et commente sa

présence réelle ou supposée à un ou plusieurs interlocuteurs(s) fictifs(s) dont nous ignorons, par voie de conséquence toute réaction. Tout au long de l'acte d'énonciation, et à intervalles plus ou moins réguliers nous assistons à ce travail de régulation du dit, à ces boucles réflexives et dédoublements du dire qui revient sur ses propres traces dans l'intention manifeste de rectifier le dit, et de l'ajuster à l'image du sens que l'instance d'énonciation est censée se représenter, et qu'elle veut communiquer ; mais cet acte se double plus fréquemment d'une interrogation du sujet (en est-il un ?) sur le rapport qu'il veut ou peut entretenir avec son langage, offrant en spectacle un intérieur distendu et tendu où se jouent, tantôt sur un ton empreint de gravité feinte, souvent sur un ton dérisoire, des scènes conflictuelles entre des modalités qui traversent l'instance énonciatrice et finissent par l'éloigner de ce qu'elle veut dire, la décentrer et, en définitive, l'aliéner par rapport à ce qui fait, par l'acte de dire, être.

Ce qui attire tout d'abord l'attention c'est l'apprenant détachement de cette instance par rapport à son dire, mettant en scène un ethos désinvolte qui n'attache, apparemment, aucune importance à l'effet de son discours sur le destinataire présumé, et n'a cure de l'arrivée de son message à sa destination qui reste toujours, tout au long du pseudo récit indéterminée, fuyante tout autant de la source de l'énonciation, si bien que son discours paraît entaché d'un aspect ludique et se transforme presque en un jeu n'ayant, de ce fait, de but en dehors de sa propre réalisation. Le dédoublement du dire sur le dit n'a pas d'autre fin que celle de son fonctionnement en dehors de toute fin utilitaire telle que passer un message, faire comprendre une attitude, anticiper un malentendu, ou le dissiper s'il a eu lieu. C'est comme si celui-ci était consommé, s'est érigé en règle et que toute tentative de se faire comprendre est vouée à l'échec et n'a aucune chance d'aboutir, bien que l'instance d'énonciation feigne, comme on en relèvera les traces dans ce qui suivra, pouvoir encore communiquer, jouer le spectacle toujours recommencé d'une interlocution possible, mimant ainsi un discours qui paraît, tout en parodiant le désir d'offrir des informations, se ressaisir, se dédoubler, faire retour sur son propre dire pour le mettre à point, l'ajuster au dire, le rendre transparent, et à même de répondre à l'attente de l'interlocuteur d'avoir affaire à un discours pertinent. L'effet obtenu ira, comme on s'en apercevra, à l'encontre de cette attente donnant lieu à plus de perversion des rapports du dit au dire, faisant accroître la distorsion qui les affecte et infecte, pourachever le parcours par brouiller les pistes, et rendre le soi-disant message plus opaque, ou, mieux, suspendre la communication en déniant ou en prenant à défaut ce qui appelle le redoublement du dire, ce par quoi il trouve sa justification et sa raison.

L'apparente désinvolture de l'instance d'énonciation cache au fond un malaise, une profonde indisposition à l'égard de l'allocutaire imaginé, lequel malaise se répercute sur son dire et se traduit par une tension avec son discours, par un rapport conflictuel qui prend plusieurs facettes. Ainsi l'instance énonciatrice paraît souvent hésitante, douteuse de ce qu'elle formule ou énonce, et n'a de cesse de faire appel à ce qui est susceptible de rendre possible une communication en bonne et due forme, ne ménageant pas d'effort de corriger le dit, de le réguler, dans l'intention manifeste, manifestement jouée, de l'ajuster à la réalité des choses, et au vouloir dire, ou à ce qu'on peut prendre pour tel. Cette voie

s'avère parsemée d'embûches, du fait que l'instance énonciatrice se trouve aux prises avec une réalité langagière qui lui échappe et sur laquelle elle n'a pas de prise, rendant, de la sorte manifeste son incapacité à atteindre les mots justes susceptibles de nommer les choses, d'exprimer le monde « Les mots aussi lents, lents, le sujet meurt avant d'atteindre le verbe, les mots s'arrêtent aussi »⁴⁵. Ainsi le pouvoir des mots à exprimer est doublement nié, par leur carence intrinsèque à rendre compte du monde et de ce qu'on veut dire, tout autant que par un non savoir lié à l'instance énonciatrice quant à leurs propriétés significatives et à leur mode de fonctionnement, d'où l'inaptitude de cette instance à accéder au savoir vrai ; cette incapacité est non seulement assumée mais aussi offerte en spectacle, mise ne spectacle dérisoire. Il s'agit d'un retour régulier de l'instance sur son rapport avec ce qui est censé la fonder, la constituer comme sujet, mais force est de constater qu'elle finit par se résoudre que son rapport à ce qu'elle énonce est décalé pervers compte tenu du fait que les mots pour s'ajuster au vouloir dire appelant d'autres mots qui en les doublant effacent leurs traces, et en appelant d'autres, à ne plus en finir, conduisant ainsi l'instance à se lancer dans une interminable poursuite, une course effrénée en quête du bon mot, du mot qui sonne juste, et finissant par affecter sa façon de voir le monde et l'atteindre jusque dans le fondement de son être, d'où un sentiment de frustration, de manque, de mal être « Apparitions, gardiens, quel enfantillages, et goules, dire que j'ai dit goule, sais-je seulement ce que veut dire ce mot, mais bien sûr que non, et ce qui se passe, qu'est-ce que c'est, cette innommable chose que je nomme, nomme, sans l'user et j'appelle ça des mots. C'est que je ne suis pas tombé sur les bons, ceux qui tuent, des aigreurs de cette infecte pâture, ils ne sont pas encore montés dans la gorge, de cette gave de mots, avec quels mots les nommer, mes innommables mots ? »⁴⁶.

Ce constat d'échec ne décourage cependant pas l'instance d'énonciation à revenir à la charge et redoubler son effort feint ou désespéré ou, peut-être, désespérément feint pour se faire comprendre, pour communiquer un message si futile soit-il, s'employant ainsi à corriger, à reformuler, à expliquer ses propos par d'autres propos afin de négocier son rapport à son dire et d'atteindre une certaine complétude, et du coup, dissiper tout malentendu, ou le devancer supposant que l'interlocuteur supposé n'entend pas d'une même oreille ce qu'elle énonce, englué lui-même dans des stéréotypes de pensées et images commodes. Ainsi explique-t-elle ce qu'elle entend par « Partout » et « Autrefois » : « partout, je veux dire aux endroits où j'avais des chances d'être, où je me tenais autrefois, en attendant l'heure de me glisser dehors, en endroits éprouvés, voilà tout ce que je voulais dire, en disant tout. Autrefois, je veux dire alors que je bougeais »⁴⁷. Outre les formules d'explication, d'expansion du dit dans le vain espoir de rendre plus lisibles les intentions d'expressions qui répètent les précédentes, mais en les reformulant ; ce jeu de reformulation, de répétitions avec variations ne va cependant pas sans déplacer les propos, fausser ce pour quoi on y fait appel et finit, allant successivement de palier en palier, du terme à son autre, voire à son contraire ou opposé, par miner le dire et le pervertir « Le sommet, très plat, d'une montagne, non, d'une colline, mais si sauvage, si sauvage, assez » (notons que l'énoncé renferme une ambiguïté du fait qu'on ne sait pas si la correction concerne proprement l'énoncé ou l'acte d'énonciation, pour l'infirmer et lui dénier le droit, ou le devoir de parole). Cet effet de mise en question de ce qu'on énonce,

de le distancer ou carrément de le barrer vide le langage de sa substance significative, et le réduit à un signifiant sans signifié, ou plutôt, dont le signifié est un autre signifiant et ainsi de suite, dans un processus sans fin. La notion d'acte de langage dans son acceptation juridique est, de ce fait, caduque puisque l'instance d'énonciation ne s'assume pas comme sujet détenteur de son langage et revendiquant un droit de parole qui l'affirme en tant que tel ; elle se réduit à s'exprimer en tant que présence anonyme n'ayant d'autre fonction que de proférer des signes auditifs sans pour autant savoir quoi ni comment, comme s'ils fonctionnaient par pure programmation génétique, toujours gauches, mal au point, finissant par renier le statut de celui qui en est la source : « tant que les mots viendront, il n'y aura rien de changé, voilà les vieux mots lâchés encore. Parler, il n'y a que ça, parler, s'en vider, ici comme toujours, que ça. Mais ils tarissent, c'est vrai, ça change tout, ils viennent mal, mauvais, mauvais »⁴⁸.

Ce déni du pouvoir des mots à nommer les choses, à ajuster au monde, se double par un aveu de l'instance de l'énonciation de sa carence à s'exprimer, de son incapacité à ajuster le dit à la réalité des choses, à trouver les mots appropriés qui sont à même de réduire ses pensées ou même de différencier les choses, les états et les attitudes, et ce non savoir est affiché, revendiqué, comme si l'instance d'énonciation ne pouvait se définir que par défaut, par négation de son dire, par déréalisation de soi « Et que signifie le reste, le reste ? Vais-je répondre, essayer de répondre, ou bien poursuivre, comme si je n'avais rien demandé ? Je ne sais pas je ne peux rien savoir à l'avance, ni après, ni pendant, l'avenir le dira, un instant proche, un instant proche ou lointain, je n'entendrai pas, je ne comprendrai pas, tant tout meurt, à peine né ! et les oui et non ne veulent rien dire, dans cette bouche, ce sont comme des soupirs ponctuant une peine, ou ce sont des réponses, à une question incomprise, à une question muette, dans les yeux d'un muet, d'un demeuré, qui ne comprend pas, qui n'a rien compris, qui se regarde dans un miroir, qui regarde devant lui, dans le désert, les yeux écarquillés, en soupirant oui, en soupirant non, de loin en loin »⁴⁹. Tout finit par se diluer dans une sorte de nom man's land, les choses se confondent, et perdent leurs traits distinctifs pour l'instance censée pourvue de la faculté de pouvoir observer, évaluer et juger « Ce soir, je dis ce soir, c'est peut être le matin. Et toutes ces choses, quelles choses autour de moi, je ne veux plus les nier ... Si c'est la nature c'est peut être les arbres et les oiseaux, ils sont de concert l'eau et l'air, pour que tout puisse continuer, je n'ai pas besoin de connaître les détails. Je suis peut-être sous un palmier. Ou c'est une chambre, avec des meubles, tout ce qu'il faut pour rendre la vie plus commode, à peine éclairée, à cause du mur devant la fenêtre »⁵⁰.

Ainsi l'instance d'énonciation se définit-elle par son ignorance son manque de savoir, même des notions les plus élémentaires, tout autant qu'elle se définit négativement par rapport aux modalités de vouloir et de pouvoir « Je ne sais pas, je ne sais pas ce que cela veut dire, le jour et la nuit, la terre et le ciel, les appels et les adjurations et je peux les désirer (adjurations) ? Mais qui dit que je les désire, la voix le dit, et qu'il est impossible que je désire rien, cela a l'air de contredire, moi je n'ai pas d'opinion. Moi, ici, s'ils pouvaient s'ouvrir, ces mots, m'engloutir et se refermer, c'est peut-être ce qui s'est produit »⁵¹. Mieux encore, ne pouvant se résoudre à se définir par quoi que ce soit de

positif, et accentuant l'effet de mise en spectacle du drame dérisoire qui se joue à l'intérieur de soi, l'instance énonciatrice se plaint à se montrer en proie à un conflit de modalités de compétence tantôt entre le vouloir et le pouvoir, tantôt entre l'une de ces modalités et le devoir ou le savoir, souvent entre ces modalités faisant dresser les unes contre les autres, et jouer des notes discordantes qui miment frontalement et grossièrement la fatale impossibilité de les concilier « comment continuer ? Il ne fallait pas commencer, si, il le fallait (...). Quand j'y pense c'est comme, comme si, alors quoi, je ne sais pas, je ne sais plus, il ne fallait pas commencer ... Nommer, non, rien n'est nommable, dire, non, rien n'est dicible, alors quoi, je ne sais pas, il ne fallait pas commencer »⁵².

Ce conflit de modalité fait perdre à l'instance énonciatrice tout repère, toute notion d'intelligibilité, et finit par la plonger dans l'incertitude, et l'imprégnier de la marque du non Un, d'être divorcé d'avec soi, et traversé par l'autre le différent, le multiple, d'où la dissociation entre le dit et le dire entre le paraître (ou manifestation) et l'être (ou noumène) « Mais l'autre qui est moi, aveugle sourd et muet, cause que je suis ici, cause de ce noir silence, cause que je ne peux plus remuer ni croire cette voix la mienne »⁵³.

Il parle au moyen des paroles des autres, qui l'ont pénétré et pris sa place ; le vrai dire ne lui appartient pas, n'est pas de son ressort, et s'évanouit dès qu'il pointe ou qu'il est convoqué. D'ailleurs il n'y a plus rien à exprimer ; les propos tournent en rond, ou à rebours, se répétant avec ou non variations, toujours les mêmes toujours autres qu'eux mêmes, eux mêmes bien qu'autres, jusqu'à la confusion, jusqu'à tomber dans la tourmente de ne savoir quoi dire, comment dire ; le discours est toujours distancé, différé, étranger à celui qui le profère, et paraît en être la source, au point que celle-ci s'englue dans des contradictions sans fin et sans s'en rendre compte, comme si les mots avaient leur propre mode de fonctionnement, et que l'instance d'énonciation se trouve empêtrée dans leur engrenage, bien que l'envie de les maîtriser ne fasse pas défaut « Ce n'est pas vrai, si, c'est vrai, c'est vrai et ce n'est pas vrai, c'est le silence, ce n'est pas le silence, il n'y a personne et il y a quelqu'un, rien n'empêche rien. Et la voix, la veille voix faiblissante, elle se tairait enfin que ce ne serait pas vrai, comme ce n'est pas vrai qu'elle parle, elle ne peut pas parler, elle ne peut pas se taire »⁵⁴. Pris dans leur filet, le moi se trouve l'otage et le produit des mots, privé de toute consistance, « Des mots, des mots de la mienne (vie) ne fut jamais que ça, que pêle-mêle le babel des silences, et des mots la mienne de vie, que je dis finie, ou à venir, ou toujours en cours, selon des mots, selon des heures (...) Et je les laisse dire, mes mots qui ne sont pas à moi, moi ce mot, ce mot qu'ils disent, mais disent en vain, ça avance, ça avance, et quand viennent ceux qui m'ont connu, vite, vite, c'est comme si, non, prématûré »⁵⁵.

Ainsi, désintégrée, l'instance énonciatrice, se réduit-elle à un simple fonctionnement organique, à une machine à produire des paroles ; une logorrhée, régie par des forces intérieures (ou extérieures, qui sait ?), s'empare d'elle, l'émancipe de toute intention de livrer un quelconque message, l'énonciation devient simple expression d'elle-même, énonciation d'énonciation, autant dire énonciation à son état pur, à sa seule fonction de produire des paroles non pourvues de signification « Ce que je fais, je fais parler mes chimères, ça ne peut être que moi. Je dois me taire aussi, m'écouter, et entendre alors les

bruits de l'endroit, les bruits du monde ... »⁵⁶. L'instance est prise dans les mailles du signifiant, ne signifie plus mais est signifiée par un signifiant qui la traverse et la déborde de toutes parts, ce sont les paroles qui prennent le relais, qui donnent l'impression qu'ils expriment quelque chose et qu'ils ont quelque rapport avec l'instance qui les profère, qu'ils traduisent une identité, la manifestent et dénotent son existence, mais il n'en est rien.

L'énonciation prend forme de corps, se confond avec le corps, mais celui-ci ne comprends pas un seul organe susceptible de produire des signes, celui responsable de la phonation, il est en concurrence avec d'autres organes tout autant capables de fonctionner et de produire des signes, tels que yeux, tête ; mais bien qu'appartenant au même corps, ils s'en détachent, se dédoublent et finissent par entrer en conflit les uns contre les autres, ou se confondre ; le prétendu sujet n'arrive pas à les commander, même pas à se reconnaître en eux, à distinguer leur fonctionnement respectif, et la part d'expression qui revient à chacun d'eux ; tout se brouille pour lui, puisque l'un s'ajoute à l'autre non pour le traduire ou le surdéterminer, mais pour le parasiter, le dédoubler dans une sorte de circularité où tout tourne en rond, le signe devient signe de lui-même, et l'énonciation se prend dans les mailles de son propre fonctionnement, mais les sons produits par l'organe de l'énonciation accompagnent-ils les larmes produites par l'organe de perception, non pour les redire et les exprimer, mais en raison de la matérialité des deux phénomènes bien qu'ayant des formes différentes, ici une image acoustique, là un produit liquide émanant d'un corps réduit à une simple expression mécanique. Le fait est que celui-ci laisse se dégager, par simple réflexe somatique, ce qu'on soupçonne être de l'ordre du noétique ou plutôt du pathémique, quelque chose qui ressemble à de la souffrance dans son état brut, c'est dire qu'il maille au silence, se mure dans le silence et imprime le silence à tout ce qu'il produit, y compris les mots bien qu'ils soient de l'ordre de l'audible « les larmes, je les confonds, mots et larmes, mes mots sont mes larmes, mes yeux, ma bouche. Et je devrai entendre, à chaque petite pause, si c'est le silence comme je dis, en disant que seuls les mots le rompent. Eh bien, c'est toujours le même murmure, ruisselant, comme une seul mot sans fin et par conséquent sans signification, car c'est la fin qui donne la signification aux mots »⁵⁷.

Curieuse et paradoxale entreprise que celle qui consiste à combattre les mots grâce aux mots, à tenter de fuir le vide en dédoublant par le vide, et plus on redouble d'effort, plus on s'enlise et s'enfonce pour engendrer, en fin de compte, en effet de circularité sans limite, et se trouver prise dans les mailles d'une sorte de toile qui découvre ce qu'elle voile et couvre ce qu'elle met à nu, la face et l'envers ne formant plus qu'un, l'un est pris dans l'ordre de l'autre et hors de lui, le dehors et le dedans s'interprètent s'échangent de place mutuellement, le retour s'exerce sur soi qui est un autre, étant entendu que pour expliciter des mots on convoque des mots qui, à leur tour en convoquent d'autres dans un processus, virtuellement infini, et qui finit par la mise à mort du dit " c'est dans l'abîme des mots que la part muette qu'il nous dérobent se laisse seulement appréhender. Pour faire taire en nous le discours nous avons besoin de lui" ⁵⁸. Mais la mise à mort porte en elle, à son tour, sa négation. En dénier leur pouvoir de dire le dire, l'instance continue de vivre, se donne

des raisons de vivre, trouve dans ce balbutiement même une raison d'être, les mots en corrigeant se corrigent et expriment les sentiers battus, et institue une nouvelle forme de communication autrement plus prégnante; l'acte d'énonciation en s'offrant en spectacle, en se prenant à son propre jeu, en signant son acte de décès, fait pointer l'horizon d'une autre façon de signifier, d'un autre contrat d'interlocution, le silence des mots se laisse exprimer par des mots, ce qui ne renferme pas moins une aporie puisqu'on communique l'incommunicable par le geste même qui le fait nier; ainsi accomplissons-nous une acte de communication par le biais même de cet acte qui se renie. En manquant sa cible, la parole se prend elle-même en jeu et devient jeu, reflète dans le miroir même de son vide un autre mode d'expression, et montre, du coup, son pouvoir infini de métamorphose, de s'appréhender de multiples façons. En feignant de ne rien signifier, elle dégage une puissante énergie de dire, de signifier autrement qu'elle ne signifie. Par delà son aspect ludique, la parole crée, montre un geste paradoxal mais non moins narcissique, son propre mode de fonctionner par-dessus le sens commun, un autre art de percevoir les choses, le signe se charge d'une signification qui le déborde de toutes parts. Par cet effet de parasitage même, en pervertissant son mode d'emploi pragmatique, sa fonction d'informer, considérée comme fondamentale, le langage prouve son aptitude à fonctionner et à communiquer au delà des schèmes communs, et à leur insu, puise dans son fond des ressources jusque là insoupçonnées, montre dans un geste ultime de se regarder narcissiquement à nu, de faire être dans le rien de son être même. Baudrillard ne souligne-t-il pas dans son livre sur la séduction que le vide, le sibyllin, l'étrange et tout ce qui est de l'ordre de qui intrigue dégage, du fait qu'il donne l'impression de renfermer une forte charge de signification, d'être en commerce avec des profondeurs inépuisables de l'éigmatique, fascine, et appelle à nous y plonger⁵⁹. Tel une méduse qui fait miroiter mille facettes tantôt superposées, tantôt en concurrence, souvent exclusives les unes les autres, et dans tous les cas ambiguës, le malentendu continue d'exercer son charme irrésistible au-delà de toute signification transparente, ce qui n'est pas sans participer de la nature de l'acte de signifier poétiquement par excellence. La fonction poétique ne consiste-t-elle pas, comme on est désormais convenu de l'admettre, à la suite de Jakobson, à considérer le signifiant dans son propre fonctionnement et indépendamment de l'objet visé.

En guise de conclusion, signalons d'un côté que si l'on admet, au terme de l'analyse effectuée, que le malentendu est considéré comme un élément constitutif du langage dans son fonctionnement littéraire, on est en droit de remarquer qu'il s'agit dans ce cas d'un mode d'expression particulier ayant pour vocation de convoquer ce qui ne va pas de soi, de mettre l'accent sur ce qui achoppe au niveau de la relation de l'homme avec son milieu dans son acception générale, et de là peut-être d'en déceler la signification profonde, mais force est de constater qu'il n'en va pas de même au niveau des relations quotidiennes du moins dans la part de ce qui est manifesté. Car on a tendance dans les cas les plus fréquents de gommer les malentendus qui peuvent surgir ici et là, de faire comme s'ils n'existaient pas, de passer l'éponge, d'excuser l'interlocuteur et de chercher des raisons qui justifieraient des maladresses et de se justifier soi-même. Les protagonistes de l'interaction essayent constamment de colmater, de parer, d'ajuster, de négocier leur rapport mutuel, d'éviter l'offense, les propos malencontreux, d'esquiver tout ce qui est de nature à

compromettre l'apparent bon déroulement de l'interaction, en somme de préserver les faces négatives et positives de chacun, afin de sauvegarder le contrat et les relations avec le moindre coût, et de ne pas faire de l'autre l'enfer, et se confiner dans un Huis-clos déstabilisateur sinon destructeur. L'ethnométhodologie est là pour nous montrer les chemins souvent tortueux que prennent les tentatives d'établir des parades aux malentendus, ou s'ils ont eu lieu de les justifier, afin d'obtenir les résultats mentionnés.

Une deuxième remarque découle de la précédente est que même si ces parades dont la finalité est de sauvegarder les relations et de les maintenir à un stade de tolérance sont empreintes d'hypocrisie, voire de tricherie, il n'en reste pas moins qu'elles sont justifiables d'attention, Valery disait que le plus profond chez l'homme est sa peau. Le masque social comme le montre la psychanalyse est nécessaire pour l'homme et constitue un élément de salut, en permettant l'intégration dans le tissu social, et par suite maintenir un équilibre même fragile. Tout équilibre interpersonnel même de façade est nécessaire.

Et bien que le malentendu semble être un élément présupposant l'acte de communication littéraire lui-même, il ne constitue pas moins dans bien des œuvres un acte de communication hautement symbolique, une forme, dramatique ou ludique de message adressé à l'autre, faisant appel à son entendement, pour construire ensemble et par delà ce qui oppose, un terrain d'entente, ne serait-ce qu'à travers l'art. Ne rejoind-on pas, par ce biais, certaines tendances philosophiques (Jacques Francis) et sociologique (Edgar Morin) à portée humaniste? Si bien qu'on peut dire, comme le souligne un auteur commentant Kant, que "Le malentendu est évitable dans la mesure où on en affirme la nécessité"⁶⁰.

Notes

- ¹ - H. P. Grice, Logique et conversation, *Communication*, 30, 1979, p. 61.
- ² - F. Flahault, *La parole intermédiaire*, Paris, Ed. du Seuil, 1978.
- ³ - C. Kerbrat-Orecchioni, Hétérogénéités énonciatives et conversation, in H. Parret, *Le sens et ses hétérogénéités*, Paris, Ed. CNRS, coll. « Sciences du langage », P. U. F., 1991, p. 123.
- ⁴ - C. Chauviré, Peirce et la signification, Paris, P. U. F., 1995, p. 58.
- ⁵ - C. S. Peirce, textes anticartésiens, Paris, Aubier, 1984, p. 226.
- ⁶ - C. Tiercelin, *La pensée-signe*, Nîmes, J. Chambon, 1993, p. 102.
- ⁷ - La modulation des affects est notamment abordée et développée par C. Zilberberg dans *Esquisse d'une grammaire du sublime* chez Longin, *Langage*, 137, 2000, p. 102-121.
- ⁸ - J. C. Coquet pose dans *Le discours et son sujet*, 1, essais de grammaire modale (2eme édition, Paris, Méridiens Klincksieck, 1989), que le non-sujet, à l'opposé du sujet qui, « possesseur de son acte » prédique et asserte, prédique mais n'affirme pas : « il est assimilé à sa fonction » (p. 65), réduit à accomplir la tâche à laquelle il est comme programmé, « si le sujet relève de la structure et donc du prévisible, le non-sujet appartient au hasard. Il n'est identifiable que par l'événement auquel il est associé » (p. 105). Voir aussi du même auteur « La quête du sens, le langage en question » (Paris, P. U. F., 1997, surtout p. 148-158).
- ⁹ - L'espace logique de l'interlocution, P. U. F., 1985.
- ¹⁰ - Paramètre delà sémiologie théâtrale in A. Helbo, *Sémiologie de la représentation*, Bruxelles, éditions complexes, 1975, p. 38.
- ¹¹ - On lit par exemple dans *Problèmes de linguistique générale* 1 (éditions Gallimard, Paris, 1966, p. 82) (L'acte individuel d'appropriation de la langue introduit celui qui parle dans sa parole. C'est là une donnée constitutive de l'énonciation. La présence du locuteur à son énonciation fait que chaque instant le discours constitue un centre de référence interne. Cette situation va se manifester par un jeu de formes spécifiques dont la fonction est de mettre le locuteur en relation constante et nécessaire avec son énonciation).
- ¹² - O. Ducrot, *Analyses pragmatiques*, *Communication*, 32, 1980, p. 30.
- ¹³ - O. Ducrot, *les mots du discours*, Paris, Ed de Minuit, 1980, p. 40. L'idée que le discours représente une image de son énonciation ou de l'acte de parole proféré est reprise et largement développée dans le livre cité, ainsi que dans d'autres écrits de Ducrot. On en cite à titre d'exemple : « Le sens d'un énoncé, c'est, pour moi, une description, une représentation qu'il apporte de son énonciation, une image de l'événement historique constitué par l'apparition de l'énoncé (...) ; le caractère assertif d'une énonciation fait partie de la représentation que l'énoncé en donne et, dans une certaine mesure est intérieur au sens » (*Les mots du discours*, p. 34) ; « Le sens de l'énoncé est une représentation de l'énonciation » (*Le dire et le dit*, Paris, Ed. de Minuit, 1984, p. 183) « Le sujet parlant qui communique par son énoncé que son énonciation est telle ou telle ne saurait représenter l'énonciation comme indépendante de l'énoncé qui le caractérise : l'énoncé est lui-même une partie de l'énonciation (...) Dans la mesure où l'énoncé et son sens sont véhiculés par l'énonciation, les propriétés juridiques, argumentatives, causales, etc., qu'il attribuent à celle-ci ne sauraient être vues comme des hypothèses faites à propos d'elle, amis elles la constituent » (p. 187-188).
- ¹⁴ - « L'énonciation (...) se renouvelle avec chaque production de discours » *Problèmes de linguistique générale*, p. 83.
- ¹⁵ - *La parole intermédiaire*, Op. cit., p 49. Le concept de place ou de rôle d'ordre social surplombant la mise en scène interactionnelle et faisait l'objet d'une négociation entre ses protagonistes trouve son origine dans la sociolinguistique et connaît une large diffusion en pragmatique. On en trouve déjà l'écho chez O. Ducrot dans *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*, (Paris, Herman, 1972) où on lit (p. 4) « La langue comporte, à titre irréductible, tout un catalogue de rapports interhumains, toute une panoplie de rôles que le locuteur peut choisir pour lui-même et imposer au destinataire ».
- ¹⁶ - Flahault, Op. cit., p. 58.
- ¹⁷ - P. Charaudeau, *La conversation entre le situationnel et le linguistique*, cité par J. Authier-Revuz dans *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du rire*, Paris, Larousse, coll. Sciences du langage, 1995, p. 72. L'aspect évoqué, à savoir la non-coïncidence entre les images que se construisent les participants à l'interaction verbale les uns les autres en fonction de leurs places et stratégies respectives pour atteindre ce à quoi ils aspirent, et ce que cette non-coïncidence engendre de tensions susceptibles, à leur tour, de provoquer, tout au long de la chaîne de l'interaction, des malentendus de différents aspects, est par ailleurs largement développé dans le livre de Charaudeau, *Langage et discours – Eléments de sémiolinguistique (Théorie et pratique)* (Paris, Hachette Université, 1983), surtout dans le deuxième chapitre intitulé : L'acte de langage comme mise en scène. (p. 37-57), soutenant que la non transparence des images que se construisent les interlocuteurs les uns les autres résulte notamment de la carence de l'interprétation qu'ils se font des réactions et attitudes des autres pour des raisons diverses dont il esquisse dans ce qui suit les traits saillants : « Toute mise en scène intentionnelle se trouve revue et corrigée – voire contrariée par le sujet interprétant qui repère et interprète à sa façon ces contrats et ces stratégies. Voilà pourquoi l'acte de langage n'est pas seulement une expédition mais une aventure (...), ni totalement maître de son propre inconscient (...) – lequel peut

produire des effets non prévus, ni totalement conscient du contexte socio-historique dont lequel il dépend et qui cependant transparaît dans son acte de production » (p. 51).

¹⁸ - Flahault, Op. cit., p. 147.

¹⁹ - Du fait que l'interaction présuppose des calculs et de stratégies sciemment élaborées, bien que des facteurs d'ordre inconscients ou social qui échappent au contrôle du sujet y interviennent, elle est souvent, comparée à un jeu ou mieux à un jeu de guerre, mais dont l'enjeu est autrement plus grave et les suites plus lourdes de conséquences puisqu'ils engagent la personnalité toute entière. Outre des ouvrages cités précédemment on peut consulter à profit L'interaction communicative (édité par A. Berrendonner et P. Harret, Berne, Frankfurt, New York, Paris, Peter Lang, 199, notamment H. Parret : La rationalité stratégique, p. 47-66) et Stratégies discursives, ed Presses Universitaires de Lyon, 1978.

²⁰ - Flahault, Op. cit., p. 67.

²¹ - Ibid., p. 10.

²² - Le cocasse est exemplifié par le théâtre de boulevard où abondent les méprises, où les signes sont présentés d'une façon si ambiguë qu'on se méprend sur leur signification et les propos sont susceptibles d'être pris à la lettre ou au deuxième degré et par suite justifiables d'une interprétation par l'énonciataire secondaire qu'est le public autre que celle voulue par le ou les protagonistes.

²³ - Le troisième aspect pourrait être exemplifié par le roman de D. Chraibi, *Une enquête au pays* (Paris, Ed. du Seuil, Coll. « points », 1981). Etant tirailé entre son aspiration et désir d'obtenir une promotion s'il s'acquitte de sa tâche et l'effectue comme il se doit, et en l'occurrence en obéissant à son supérieur sans poser des questions au sujet de la mission dont ils sont chargés, et qui consiste à accomplir dans un village situé au fin fond du Rif une enquête et dont il ne sait absolument rien, et sa compassion pour les gens du village concerné, ignorants du fait qu'ils n'ont aucun contact avec la civilisation et démunis des biens autres que ceux, dérisoires, que leur procure leur terre aride permet d'avoir, et ce pour des raisons humanitaires et par nostalgie étant lui-même originaire des contrées avoisinantes, l'inspecteur se trouve en porte à faux. Cet état de choses a généré de situations cocasses, rocambolesques, tout autant dramatiques voire tragiques. Il est doublement incompris et condamné, et par l'inspecteur qui le taxe de laxisme et de faillir à son devoir de l'aider à chercher un supposé coupable, et par les villageois qui le taxent ainsi que son supérieur de venir perturber leur vie paisible pour des raisons qui leur échappent, mieux qu'ils finissent par prendre à contre pied de ce qu'on suppose se passer dans l'esprit de l'inspecteur seul détenteur de la « vérité », et diaboliser celui-ci. Ainsi on assiste, tout au long du roman à un dialogue de sourds, et à différents niveaux. Ce qui attire notamment l'attention, c'est que l'inspecteur soucieux d'atténuer la méfiance que portent les villageois à leur égard et surtout à l'égard du supérieur, sans, pour autant paraître faillir à sa tâche en donnant des signes pouvant être interprétés comme marque de désobéissance, se trouve être obligé de composer mais à chaque fois son discours rate sa cible et accroît la distorsion jusqu'à la perte.

²⁴ - J. P. Sartre, *Huis-clos*, Paris, Gallimard, 1947, Folio, 1972, p. 50.

²⁵ - Ibid, p 49.

²⁶ - Ibid, p 48.

²⁷ - Ibid, p 89.

²⁸ - Ibid, p 81.

²⁹ - A. Cullioli, cité par J. Authier-Revuz, Op. cit., p. 2.

³⁰ - Benveniste, Op. cit., p. 259.

³¹ - J. lacan, *Ecrits*, Paris, Ed. du Seuil, 1966, p. 835.

³² - J. C. Coquet, *La quête du sens. Le langage en question*, Paris, P. U. F., 1997, p. 1.

³³ - A. Cullioli, cité par J. Authier-Revuz, Op. cit., p. 2.

³⁴ - J. C. Milner, *L'amour de la langue*, Paris, Ed. du Seuil, p. 124-125.

³⁵ - « Là où je pense, je ne me connais pas, là où je ne suis pas, c'est l'inconscient, là où je suis, il est trop clair que je m'égaré ». M. Sofouan explique que cette inaptitude

³⁶ - Cet aspect de pluralité de voix, de mots d'autrui qui traversent le discours du sujet et qui l'imprègnent, mais que celui-ci module, retravaille et donne une nouvelle tonalité constitue le principe de polyphonie chez M. Bakhtine ; de sorte qu'il n'y de discours premier ou clos, mais qu'il reste toujours inachevé, ouvert à des horizons de significations constamment renouvelés, et remodelables à l'infini compte tenu du fait qu'il « n'y a pas de limites au contexte dialogique (celui-ci se perd dans un passé illimité et dans un futur illimité). Les sens passés eux-mêmes, ceux qui sont nés du dialogue avec les siècles passés, ne sont jamais stabilisés (...). Ils se modifieront toujours dans le déroulement du dialogue futur. En chacun des points du dialogue qui se déroule, on trouve une multitude innombrable, illimité de sens oubliés, mais, en un point donné, dans le déroulement du dialogue, au grès de son évolution, des sens seront remémorés de nouveau et ils naîtront sous une forme renouvelée. Il n'y a rien qui soit mort de façon absolue. Tout sens fêtera un jour sa naissance », *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984, p. 393. Voir aussi O. Ducrot, *Le dire et le dit*, p. 8 et 9.

³⁷ - L'absence du destinataire de l'espace de l'intellocution et ses répercussions négatives consistant en particulier à le déstabiliser le locuteur a fait l'objet de quelques études. Citons les *Écrits du cercle de Bakhtine*, in T. Todorov, *Mikhail Bakhtine et le principe dialogique* (Paris, Ed. du Seuil, 1981, p. 292 et suivantes) ; F. Shuerewegen, *Orphée au téléphone, Poétique*, 76, 1988, p. 451-460 ; M. Issacharoff, « *Vox Clamentis* » : L'espace de l'interlocution, *Poétique*, 87, p. 315-325.

³⁸ - Outre le destinataire visé directement par le discours et que Bakhtine considère comme second « au sens non arithmétique du terme », il postule l'existence d'un autre destinataire auquel le discours s'adresse indirectement et qu'il appelle le troisième, celui-ci est une instance abstraite qui ne peut être consacrée dans le champ de l'interlocution mais dont la présence quand bien même imaginaire assure le fondement du discours et sa raison d'être puisqu'elle est supposée être celle qui comprend parfaitement le sens visé et interpréter idéalement les intentions qui président à l'élaboration du discours, même à terme ; elle peut être incarnée dans Dieu, la science, l'Histoire, ou quelque autre ordre absolu : « En dehors de ce destinataire (de ce second), l'auteur d'un énoncé, de façon plus ou moins constante, présuppose un sur-destinataire supérieur (le troisième) dont la compréhension responsive absolument exacte est présupposée soit dans lointain métaphysique, soit dans un temps historique éloigné. Aux époques variées, à la faveur d'une perception du monde varié, ce sur-destinataire, avec sa compréhension responsive, idéalement correcte, prend une identité idéologique concrète variable (Dieu, la vérité absolue, le jugement de la conscience humaine impartiale, le peuple, le jugement de l'histoire, la science), *Esthétique de la création verbale*, p. 336-337).

³⁹ - J. Derrida, *La lettre volée*, 1ere publication : *Poétique*, 21, 1975. 2eme publication in, *La carte postale*, de Socrate à Freud et au-delà, Paris, Flammarion, 1980, p. 441-524.

⁴⁰ - J. Authier-Revuz, couverture.

⁴¹ - *Ibid.*, p. 88.

⁴² - *Ibid.* p. 89. voir aussi p. 31, 66.

⁴³ - In *Nouvelle et texte pour rien*. (1946-1950), Paris, Gallimard, 1955, p. 127-220.

⁴⁴ - « En situation interlocutive : lorsque les partenaires de la communication sont présents physiquement l'un à l'autre, que le contrat permet l'échange, que le canal de transmission est oral, et que l'environnement physique est perceptible par les deux partenaires, le locuteur se trouve dans une situation où il peut percevoir immédiatement les réactions de son interlocuteurs. Il est donc, dans une certaine mesure « à la merci » de celui-ci, ce qui l'amène à anticiper sur ce qu'il veut dire, à hésiter, à se rectifier ou à se compléter. (...) En situation monologutive : lorsque les partenaires ne sont pas présents physiquement l'un l'autre, que le contrat ne permet pas l'échange, que le canal de transmission est oral ou graphique, le locuteur se trouve dans une situation où il peut percevoir immédiatement les réactions de l'interlocuteur (il ne peut que les imaginer). Il n'est donc pas « à la merci » de celui-ci et peut organiser ce qu'il veut dire de manière logique et progressive », *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette, p. 639.

⁴⁵ - *Ibid.*, p. 139.

⁴⁶ - *Ibid.*, p. 172.

⁴⁷ - *Ibid.*, p. 175.

⁴⁸ - *Ibid.*, p. 139.

⁴⁹ - *Ibid.*, p. 189.

⁵⁰ - *Ibid.*, p. 156.

⁵¹ - *Ibid.*, p. 183.

⁵² - *Ibid.*, p. 127, 203.

⁵³ - *Ibid.*, p. 185.

⁵⁴ - *Ibid.*, p. 220.

⁵⁵ - *Ibid.*, p. 172, 205.

⁵⁶ - *Ibid.*, p. 156.

⁵⁷ - *Ibid.*, p. 172.

⁵⁸ - G. Gasarian, *Poésie et poétique chez Beckett*, *Poétique*, 119, 1999, p. 333.

⁵⁹ - J. Baudrillard, *de la séduction*, Paris, Folio, 1988. (voir surtout le secret et le défi, p. 109-117).

⁶⁰ - M. Sherrington, *Le malentendu*, in *La lecture*, éditions du centre de documentation en Histoire de la philosophie, 1984, p. 54.